

La vie après La Cambre

L'École de la Cambre forme 700 élèves aux métiers d'art. Leurs études les rapprochent des réalités du monde. Après leur diplôme, ils créent ce qui les fait vivre. Avec une inventivité explosive.

Par Johan Frederik Hel Guedj

Caroline Mierop dirige la Cambre depuis 2003. Lucide et libre de sa parole, elle connaît ses ouailles sur le bout des doigts. «Nos élèves arrivent ici adolescents et en sortent adultes. Nos 17 départements définissent un cadre où chacun s'empare du programme, définit sa ligne, apprend à se construire, en synergie avec entreprises, institutions et le champ social au sens large.» Ainsi, ces étudiants en design travaillent avec l'industrie, mais vont au-delà: en artistes, ils créent de l'inattendu, avec un recul critique vis-à-vis de la commande. Et

c'est là que se situe leur «utilité» première. S'ils répondent à un briefing client, ils ne se fondent pas dans un cadre commercial formaté: c'est un «exercice d'impertinence qui débouche sur une offre pertinente». Leur curiosité est tous azimuts; ils créent les boîtes de chocolat Godiva, aux armes de trente capitales mondiales, la communication du Théâtre 140 ou du Musée d'Ixelles. «Elle les mène aussi très loin, dans des ateliers textiles béninois, des fouilles archéologiques au Cambodge ou au fond du lac Tititaca.»

Outre un département mode à la renommée internationale, cette école à large spectre, sans cesse évolutive, forte de 300 enseignants, distille une forme d'identité: «Nous ne défendons pas de dogme stylistique. Une institution qui n'évolue pas meurt.» C'est une école éponge: «Elle se diffuse dans le monde et le monde y entre.» Cette ouverture lui est propre: à l'université, seuls des universitaires valident les diplômes. Ici, les jurys sont composés d'acteurs extérieurs: designers, artistes, etc. Toutefois, avant de multiplier les disciplines, il faut en maîtriser une. «Avoir une idée, c'est facile; ce qui compte c'est de la faire aboutir.» Nous offrons «autant de pistes que de professeurs, dont certains ont marqué des générations d'étudiants». Ce qui distingue la Cambre, c'est un fort sentiment d'appartenance, très fort chez d'anciens élèves, 40 ans après leurs études.

Singularité menacée?

«Ici, insiste-t-elle, personne ne compte ses heures. Nous facilitons "l'après-école": partenariats, voyages, stages, séminaires pratiques sur le statut d'artiste, la création d'entreprise,

les filières, les réglementations.» La capacité d'insertion professionnelle des élèves est très forte. «Nos études préparent aussi aux nécessités de la vie, et c'est le fait d'une pédagogie du petit nombre, gage d'un enseignement individualisé.»

Ce modèle est pourtant menacé: les règles européennes imposent des modèles et des critères inadaptés à l'enseignement artistique. «Depuis vingt ans, tant de diplômés restent inemployables qu'il a fallu repenser nos programmes, mais l'enseignement supérieur ne se mesure pas à ce seul critère.» Dans un contexte économique durci, la tentation simplificatrice est forte. C'est un phénomène «d'avalanche»: «La réduction de l'enseignement supérieur à la formation professionnelle conduirait les gouvernements à s'en désengager au profit de formations privées. Seul le primaire et le secondaire conserveraient leur statut purement public, et la normalisation des cursus nivellerait les enseignements sur le modèle universitaire. À terme, en Europe, je crains la dilution de la singularité des écoles d'arts. En art comme ailleurs, cet utilitarisme serait réducteur.» Pourtant, la Belgique défend courageusement cette singularité: «La seule Communauté française compte 17 écoles d'art de haut niveau, parfois prestigieuses. La France n'a que 22 écoles d'art nationales. Espérons que l'engagement de la puissance publique belge, héritage de la seconde moitié du XX^e siècle, demeure intact.»

«La seule Communauté française compte 17 écoles d'art de haut niveau, parfois prestigieuses. La France n'a que 22 écoles d'art nationales...»

CAROLINE MIEROP
DIRECTRICE DE LA CAMBRE

Après la Cambre? Un kaléidoscope de pratiques

Chaque année, la Cambre libère dans l'atmosphère une nuée de créateurs qui essaime en Belgique et dans le monde. En voici quelques exemples pépites:

Margot Schwarz

Par besoin d'ancrage à Bruxelles, d'anciens élèves de la Cambre, des Beaux-Arts français, de la Rijksakademie, de Suisse ou d'Allemagne, s'organisent en collectifs. Notamment animé par la sculptrice et vidéaste française Margaux Schwarz, De La Charge, espace de galerie et atelier réunissant vingt artistes, a généré pendant trois ans un réseau de ressources, avant de se disperser et de muer en d'autres espaces virtuels (sites Web) et réels (collectifs de créateurs) aux noms éloquentes ou codés: Island, La Loge, Komplot, Plagiarama, Rectangle, c-o-m-p-o-s-i-t-e, Rosa Brux..., repris par l'agenda Thewalk.be. Animés par l'idée du «non-profit», ces lieux favorisent rencontres avec acheteurs et collectionneurs ou commandes d'objets.

Akin To: chimie de la mode

Après la Cambre, Caroline Hiernaux suit une formation en management et marketing à l'Institut français de la mode et Margaux Bolle produit sa collection «capsule». Avec leurs économies et un financement participatif sur KissKissBankBank, elles fondent leur SPRL, Akin To. Elles créent leurs collections en binôme, intitulées «Vanadium» ou «Cuivre», d'après le tableau périodique des éléments. Leur chiffre d'affaires: clientèle privée et points de vente, à part égale. Leur priorité: s'étendre hors de Belgique, en maîtrisant leur croissance. Les bénéfices sont réinjectés dans les collections suivantes. Elles ne se paient pas et travaillent

à côté: l'une vit de merchandising visuel, l'autre de stylisme free-lance.

Frederik Delbart Studio

En 2011, Frederik Delbart travaille pour le grand designer belge Bram Boo. Encore élève à la Cambre, il tisse son réseau de clients. À Hong-Kong, en 2013, il coordonne l'exposition Belgian Spirit (designers, architectes et stylistes). Spécialiste du luminaire, il est lighting designer chez Philips, puis, avec ses économies, crée son studio qui emploie trois personnes. En septembre 2014, il est directeur artistique de Design September Bruxelles. Il crée des poignées de porte, un aquabike, des couverts. Adeptes du fonctionnalisme, il allie le matériau brut au dépouillement des lignes. Au-delà de l'esthétique de l'objet, il travaille à sa lisibilité et à

son inscription dans l'identité visuelle d'une entreprise, de belles marques européennes; La Chance (France), Dekton et Cosentino (Espagne), San Pellegrino (Italie) ou Philips (Pays-Bas).

Céline de Schepper: high fashion

Elle débute en fanfare: lauréate du concours Week-end Fashion Award 2012, doté de 10.000 EUR, elle crée sa collection «capsule». Sans perdre son élan, elle entre chez Anne de Meulemeester, où elle ouvre grand les yeux. Elle participe à High Fashion-Low Country, aux Pays-Bas, initiative de mode durable et artisanale. Pour l'heure, la création de sa marque est en sommeil, mais le sommeil ne nourrit-il pas les rêves?

Louis Darcel, Hannah de Corte, Maëlle Delaplanche et João Freitas ont créé le collectif Muesli, avec la volonté de faire entrer l'art dans des lieux publics, où il pénètre rare-

ment. Muesli est né avec Catherine War-moes, professeur à La Cambre, autour des projets «Irisation», avec le docteur Buxant, chef de département d'obstétrique à l'hôpital d'Ixelles, et «De l'or dans les mains», à Érasme. Finalistes en Flandre pour l'hôpital AZ Alma, en construction à Feklo, et actuellement finalistes du Kiasma Art Competition, ils exposent à Helsinki du 29 janvier au 27 mars 2016 au Kiasma Museum of Contemporary Art.

Linda Topic: faire tapis

Cette Française amoureuse de l'étoffe poursuit jusqu'en Turquie, lors d'un séjour Erasmus à Istanbul, sa recherche sur le feutre. La découverte d'artisans feutriers dans les montagnes l'aiguille vers la création de tapis: elle joue de la poésie du matériau, de son ancrage culturel et de ce vocabulaire patrimonial. Designer textile indépendante, elle crée pour Omexco, éditeur belge de revêtements muraux luxueux.

Et le joker... Alexandra Lambert: accoucheuse

Dernière pépite, Alexandra Lambert n'est ni ancienne élève, ni créatrice, mais accoucheuse de talents. À la tête du Mad, elle accueille la créatrice Gioia Seghers (Prix Dior, Weekend Fashion Award, Prix RA Antwerp) à une rencontre annuelle avec les acteurs du marché, permet à Thomas Billas, jeune designer industriel, de créer des fontaines urbaines d'eau potable pour Vivaqua. Et Pierre-Emmanuel Vandeput invente une encre à base de charbon et développe le projet thérapeutique «Broyer du Noir», dans le milieu de la santé mentale. Lauréat du programme européen Triaxes, le Mad soutiendra 25 créateurs par an dans la mode et le design industriel.

J-F H.G